

Au-delà de l'amer

Salvino A. Salvaggio

Cette nouvelle a remporté le Premier Prix au concours littéraire européen MER dans la section des textes en langue française. Elle a également obtenu la mention spéciale du Jury et Premier Prix dans la catégorie des nouvelles policières, toutes langues confondues.

Au-delà de l'amer

Salvino A. Salvaggio

Synthèse

Un vieux loup solitaire à l'ironie déconcertante, plus entomologiste du genre humain que commissaire de police. Une femme juge, sa collègue, timidement invitée à entrer dans son silence. Un contexte tout autant irréel que présent. Loin de la ville ; comme horizon, la mer : à fuir l'été, s'y réfugier l'hiver. Mais le béton a rejoint la plage, emprisonné les rêves, ouvert des lézardes. Une soirée différente des autres, une soirée tiraillée entre Elle et le désir de la fuite, entre partir et rester, entre Elle et l'inquiétude. Idées en liberté se répandent sur la foule balnéaire, sur son errance, sur son bronzage absurde, sur la sacralité des vacances comme pèlerinage religieux contemporain. Un dialogue impressionniste qui se dissipe, prétexte aux retrouvailles. Un baiser maladroit pour une nouvelle policière en dehors des sentiers. Hommage discret et regard furtif à Tony Hillerman, Chester Himes et David Lodge.

*

*

*

Lorsque, ponctuels, le commissaire Alessandro Moschini et le juge d'instruction Francesca Bassi se retrouvèrent Piazza del Campo pour le rendez-vous qu'ils s'étaient fixés le soir précédent, une foule bigarrée et cosmopolite commençait à envahir les rues principales du centre historique de Sienne. D'un pas l'amble, glissant furtivement au cœur de la masse pléthorique des promeneurs nonchalants, ils prirent la direction du parking où sa voiture les attendait. Près de 3 heures de route les séparaient de ce jardin secret que le commissaire acceptaient de partager pour la première fois. Tel un port caché où son esprit allait régulièrement chercher le calme.

Pendant le trajet, détendu entre les plis discrets d'une discussion presque timide, alors que les notes cristallines d'un air de jazz de Michel Petrucciani doucement diffusées par la stéréo lui inspiraient un sentiment éphémère de réconfort, il ne put se retenir de lui susurrer : *Je suis content que vous ayez accepté.*

* * *

Alessandro Moschini n'appréciait vraiment la mer que pendant les courtes journées de l'hiver, lorsque les relents de crème solaire cèdent le pas aux effluves puissantes de l'écume bouillonnante. Ses sens suivaient le rythme des solstices et s'ouvraient au monde marin seulement après que les ruches balnéaires se soient vidées de leurs hôtes insomniaques pour rendre à la topographie douce et sauvage de la côte sa profondeur solitaire.

Abrité du vent fort du *Couchant* par la grande baie vitrée qui ouvrait avidement sa béance lumineuse sur cette portion Sud de *Riviera* qu'il avait appris à aimer quelque dix ans auparavant (lorsque de Sienne il dut aller pour la première fois enquêter vers Viserba), ses rares soirées de détente en ce lieu se paraient d'ordinaire d'un même cérémoniel aux contours sobres et dépouillés. Assis face à l'horizon sur le petit divan du salon, oubliant momentanément les pages magiques de ses romanciers favoris, il laissait son regard vaguer sur le bleu royal de l'Adriatique, et scrutait immobile les couleurs changeantes du crépuscule hivernal ; à l'heure où la mer déjà noire et opaque heurte le ciel encore pervenche ou teinté du gris métallique des nuages du large. Et la plage face à la

maisonnette sans prétention qu'il s'était offerte peu après la découverte du lieu, la plage qu'il avait l'habitude de parcourir au petit matin traçait pour lui la ligne de partage entre l'ici du monde vécu et l'au-delà chimérique du réel. Lové dans cette infinité brumeuse, il se sentait protégé du chaos qui traversait sournoisement les effervescences quotidiennes du commissariat où il travaillait.

Depuis bientôt dix ans, il revenait assez régulièrement passer le week-end au même endroit –une bourgade devenue petite ville, une petite ville devenue périphérie absente, rattrapée et happée par le béton des promoteurs immobiliers, phagocytée par la furie tentaculaire des constructions sans architecture. Une ville avachie au bord de la mer dont l'âme avait été impitoyablement dévorée par l'afflux mal digéré de nomades saisonniers que la perpétuation de la transhumance estivale continuait à nourrir de son cortège de pèlerins bruyants. La seule idée de l'été ravivait immanquablement dans son esprit corrosif les mots de son anthropologue favori. Le commissaire aussi détestait les voyages et les voyageurs –surtout ceux agglutinés sur les plages, passagers figés hors du temps, paralysés par l'immobilité du bronzage. Mâles blessés à l'agressivité

revanche, femelles hautaines à la futilité martiale. Pourquoi donc des citadins entassés verticalement dans leurs tours de banlieues impersonnelles acceptent-ils deux mois par an de s'entasser horizontalement sur des plages tout aussi indifférenciées ? N'eût été l'illusion dorée de jouir de la liberté retrouvée, le commissaire Alessandro Bassi ne voyait là, au mètre implacable de sa rationalité bougonne, qu'une simple translation des géométries de la contrainte, de l'empilement serré à la juxtaposition étroite. De liberté, il n'en percevait guère ; au contraire, seule la conservation ostentatoire de l'ordre lui semblait caractériser l'alignement impeccable des parasols. Fritz Lang à la plage, se disait-il, ou l'équation trop démontrable de l'ordre comme désordre auquel un pouvoir s'impose. Le pouvoir d'aligner ! A quelle étrange alchimie contribuait le sable chaud qui, en était-il convaincu, accélère tout autant le métabolisme de l'ennui qu'il corrode les synapses de la curiosité et abolit le désir de connaître ? Il en venait presque à croire que les embruns salés finissent tôt ou tard par plonger le baigneur imprudent dans une léthargie cérébrale aux arcanes insondables d'où seul le corps exalté sort magnifié.

Il s'interrogeait souvent sur le nombre d'estivants qui chaque été prenaient le temps et la peine de redécouvrir l'art subtil de la mosaïque dans les basiliques de Ravenne ou s'intéressaient vraiment, dans la touristopole de Rimini, au Temple Malatestiano, à la pureté classique de ses lignes toutes empreintes de détails gothiques antérieurs. Combien étaient ces arpenteurs de la différence qui en dépassaient résolument le parvis ? Il lui arrivait quelquefois de penser que la grande œuvre inachevée de l'architecte Alberti appartenait à une religion du passé, car la mémoire toujours vive d'un roman qu'il venait de terminer le poussait à reconsidérer le tourisme comme la métaphore postmoderne de la nouvelle religiosité. A ses yeux, les voyages organisés remplaçaient maintenant les pèlerinages : l'excursion comme ersatz séculier de la procession.

Il aimait rire de ces idées d'un saugrenu tout britannique ; toutefois, l'évocation de groupes tapageurs qui ne visitent un lieu qu'au travers de l'œil électronique de leur caméscope n'avait selon lui rien de risible. Il se surprit à se demander si les photos et les vidéos de vacances n'étaient pas en train de se substituer aux reliques, si les guides touristiques ne prenaient pas la place des bibles dans les

bibliothèques domestiques ou sur les tables de chevet de ses semblables humains. Là où le parcours traditionnel du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle avait pour objectif de lui procurer des grâces comme autant de laisser-passer pour la dernière audience avec le Tout-Puissant, le circuit touristique du vacancier vise à lui faire thésauriser les souvenirs comme autant de passeports au dialogue avec ceux-là qui n'étaient pas du périple. La religion et le voyage lui apparaissaient l'une et l'autre comme un fait de langage particulier ; l'autorisation préalable, et la légitimation, d'une conversation d'abord vouée à emporter la conviction de l'autre : convaincre Dieu pour accéder au Paradis, convaincre les proches pour les épater du voyage entrepris. Seule, en fait, la nature immédiate des sanctuaires visités avait varié, la fonction liturgique demeurait inchangée ; une même grand messe où s'accomplissait depuis des siècles le Karma de l'autocélébration. Au retour de la Mecque, le hadji manifeste la sagesse nouvellement acquise par sa barbe qu'il laisse longue ; au retour de Lourdes, les pèlerins distribuent flacons d'eau bénite et statuettes de la Vierge achetées sur place tout comme leurs ancêtres croisés emportaient de Jérusalem les reliques de la Sainte Croix. Au retour des vacances

enfin, le globe-trotter moderne se distingue de ses amis sédentaires, nomades proches ou frustrés de l'exotisme, en leur montrant au cours de soirées rituelles les images qu'il a rapportées d'un ailleurs délocalisé.

Européens, américains, asiatiques et les autres, tous alliés dans la même croyance touristique, tous spirituellement reliés par la toile planétaire des choses à voir, des endroits à ne pas manquer, des destinations à planifier, des autels à admirer, tous prosternés de la même manière, le cristallin collé à l'oculaire du caméscope, pour célébrer le culte unique et suprêmement monothéiste des vacances à la mer.

Le commissaire tenta de discipliner l'errance de ses pensées, et cessant de fixer le large ses yeux se tournèrent vers Francesca. Pour la première fois depuis des années, son week-end était habité par la présence d'une femme qu'il s'était enfin aventurer à inviter. Elle avait de suite accepté, à la plus grande surprise du commissaire. Pour le charme intemporel du large, se disait-il, écartant ainsi toute autre hypothèse qui impliquerait sa personne, de peur d'en sortir meurtri. La beauté féroce des vagues devenait son alibi, tout autant que son ultime refuge.

Toujours, jusque là, la juge et lui s'étaient croisés dans leur ville, au cœur d'un territoire commun et connu. Mais maintenant il se sentait sans bouée, à la merci de l'imprévisible, en équilibre instable entre un coup de grisou et les quarantièmes rugissants. Pendant plus de deux ans il l'avait souvent vue passer dans les couloirs ternes et poussiéreux du palais de justice, sans jamais se rendre réellement compte de sa présence, jusqu'au jour où elle fut appelée à instruire une affaire sur laquelle il enquêtait. Moins d'un mois s'était écoulé depuis, et il ne pouvait que constater la vertigineuse accélération des cadences de son affolement dans lequel la spirale de sentiments indomptables le projetait.

Confortablement installé face à la mer, il découvrait cette présence féminine, avec l'euphorie immodérée de la création esthétique, avec l'euphorie discrète des cœurs blessés. Mais la fragile alacrité qu'elle lui inspirait maintenant, telles les accords aériens d'un concerto de Corelli, n'apaisait pas le souffle ravageur de ses anxiétés aporétiques. Et même le Bourgogne blanc espiègle qu'ils sirotaient ensemble ne parvenait pas à soulager ses anxiétés.

A nouveau son esprit se déroba, comme pour épancher dans le songe la soif d'une

assurance que Francesca lui avait inconsciemment ravie. L'image tragi-comique de l'été lui revint. La plage ressemblait soudain à un *no man's land* démesuré, le lieu nodal de toutes les rencontres futiles où le spectacle irréel de l'humanité dénudée se répandait sur le sable au rythme accéléré de milliers de jambes élancées qui, tels des compas animés, arpentaient le globe pour en mesurer l'étendue de la vanité. Au bout de son *non sense*, il imagina le tableau chimérique des corps rougissants allongés au soleil, semblable à un troupeau infini de poêles à frire brûlantes prêtes à recevoir des tonnes de pâte à crêpe pour fêter le retour triomphal du Père Mélanome. Sous la sensualité lumineuse des chaleurs estivales s'affirmait insolente la démocratisation du bûcher volontaire.

Au dehors cependant, une pluie fine inondait la nuit, exacerbant les lumières crues de l'éclairage urbain que l'on venait de rénover peu avant les dernières élections communales. De rares crissements de pneus déchiraient le silence surréel de cette enclave trop calme. Depuis une semaine, une douceur encore automnale avait envahi la ville alors que le cœur de l'hiver pulsait déjà dans ses artères fanées. Mais Francesca était là, et cela seul comptait. Changeant de fauteuil pour venir

s'asseoir à ses côtés, il lui indiqua les lueurs atténuées d'éclairs lointains.

--Pourquoi avez-vous choisi de devenir policier ? lui demanda-t-elle tout de go. *Vous n'avez rien du commissaire ; vous me faites d'ailleurs davantage penser à un pisteur navajo qu'à un coyote vitriolé du Bronx.*

La question d'abord le surprit, il la ressentit comme un défi lancé, en contraste acéré avec l'atmosphère feutrée dans laquelle tout son être essayait de se plonger pendant ces instants de proximité immédiate avec Francesca. Il avait déjà bien sûr pensé faire autre chose. La séduction de l'écriture l'avait tenté autrefois, lorsqu'il était étudiant en droit, mais il ne s'en retenait pas vraiment capable. Que la musique que composent les mots lorsqu'ils se mettent en scène l'ait fasciné depuis toujours ne l'aidait pas, sa partition demeurait vierge de tout accord harmonieux. Au mieux, du langage il ne rendait que le bruissement.

--Deux corps de métier, lui répondit-il en souriant, *ont l'étrange privilège de déclencher cette question sur « le pourquoi des motivations »* ponctua-t-il ironiquement, *flic et prostituée. Et comme j'estime ne pas avoir le physique adéquat pour faire le trottoir, il ne me restait que le flic.*

Elle fit la moue mais se mit aussitôt à rire.

Cette femme qu'il côtoyait depuis quelques semaines lui apparut sous un jour nouveau. Et il se demanda s'il n'était pas simplement en train de voir dans une brillante clarté ce qu'il s'était refusé d'admettre auparavant ? Un miroir imaginaire lui renvoya la silhouette confuse d'un amour naissant.

Alors qu'il plongeait son regard dans les profondeurs de la mer d'encre qui scintillait au-delà de la fenêtre pour y chercher le secours utopique d'un asile serein, les éléments épars de son doute s'organisèrent, avec la précision et la rapidité d'un esprit galvanisé par une poussée d'audace qui faisait raisonner sa poitrine de l'écho martelant de sa découverte oppressive. Il se sentait vulnérable – à l'image de ces voiles lointaines qu'il devinait à peine à l'horizon, toujours susceptibles au moindre coup de Trafalgar de sombrer dans le vide de l'oubli--, en proie à une peur qu'il connaissait bien pour l'avoir déjà vécue chaque fois que sa raison perdait la maîtrise de ses sentiments. La bouche sèche, il cacha son désarroi derrière le verre qu'il fit mine de porter à ses lèvres. Il hésita un bref instant puis but une gorgée de ce vin blanc charpenté en espérant se ressaisir ; mais la sensation douloureuse et asphyxiante d'avoir jeté de

l'essence sur le feu de ses pensées déchaîna instantanément une tempête d'embarras dans ses tempes survoltées. Il ne parvenait toujours pas à s'extraire de cet état paradoxal qui le paralysait. Il n'était d'ailleurs pas sûr de le vouloir : ne venait-il pas pour la première fois d'utiliser le mot *amour* en pensant à elle ? Tout allait basculer dans un monde insaisissable sans retour possible ; il avait l'impression absurde que les chaloupes de sa vie étaient sur le point de s'écraser inexorablement sur les écueils du quotidien. Au mieux, elles chavireraient dans un nouvel univers aux contours inconnus, au pire était-il en train de tout perdre, elle d'abord. S'agripper au bastingage ou couler ; il craignait surtout qu'à l'aurore des promesses balnéaires ne succède le plein jour des problèmes urbains.

Il esquissa un sourire qui n'atteignit pas son visage. Retenu par l'incertitude de ce moment indéfinissable, il demeura suspendu dans le vide du temps qui se dilatait. Il sentait la panique l'envahir. Que faire ? Elle devait avoir les yeux tournés vers lui, rivés sur son visage désemparé, elle devait être en train d'examiner ses traits, il en était certain. Son esprit s'enlisa en cédant à une course folle et onirique sur le pont de ses tourments, les

jambes collées à la glu de l'angoisse, et l'esprit frelaté par le manque d'oxygène. Il s'imaginait là, transparent face à elle, prêt à tout lui dévoiler. Prêt surtout à devoir affronter une douleur qu'il devinait proche, un amarrage qu'il prévoyait impossible.

--Ce n'est pas ce que je voulais dire ; vous le savez, insista-t-elle.

La volonté lui manqua de résister encore, il fallait franchir le pas et mettre ses pensées à nu : *--Je n'en sais rien, répondit-il, un vestige d'enfance, un échos de Robin des Bois, peut-être. Comme l'adolescent virginal qui ne respire que par besoin spirituel d'aimer. Et puis le hasard des choix ; le sentiment illusoire de pouvoir faire changer les choses tout en restant à la marge.*

Il ressentit au fond de sa gorge cette sensation typique de nausée passagère consécutive aux poussées d'adrénaline. Le calme s'empara enfin de lui, en même temps qu'un étrange vertige : ses pieds avaient quitté le sol. Il marchait au-dessus du vide, seuls les fins cheveux châains de Francesca le retenaient à cette réalité qu'il venait à peine de recomposer pour la première fois, 12 ans après le décès de celle qu'il avait aimé, comme les milliers de pièces d'un puzzle gigantesque où s'expose la fresque picaresque des vies qui se

font, se défont, se rencontrent, se mêlent, s'attachent ou s'ignorent dans le tourbillon sublime de la dérision. Il pensa à Samuel Beckett : le péché capital, c'est bien de naître. Mais puisqu'il faut vivre, tâchons de vivre bien, se dit-il. Il s'approcha encore d'elle et laissa doucement glisser ses lèvres sur celles de cette femme qu'il aimait.

Le matin suivant, à l'aube finissante, alors qu'elle dormait encore contre son flanc, il dut se rendre à l'évidence, le charme de la mer n'avait peut-être rien de la fiction romanesque ou de l'escroquerie rhétorique qu'il lui imputait généralement. Le temps arrivait sans doute de devoir changer ses atavismes, de devoir renoncer au confort de ses vérités terminales. Depuis toujours, il avait nié à la plage son rôle de catalyseur des amitiés, refusant d'admettre l'épaisseur mythique du non-dit. La mer n'apporte rien ; elle s'empare en revanche du superflu. Elle cimente en enlevant, elle construit en emportant. Une sorte d'architecture par soustraction qui épure les lignes de fuite des sentiments en les débarrassant des aspérités de la crainte.

Au même moment à Sienne, au poste de garde du commissariat central, un message radio avertit l'officier de service qu'un sale boulot attendait le commissaire dès son retour.

Son enquête s'alourdisait du poids d'un corps sans vie retrouvé flottant dans l'eau douce du lac Trasimène.

salvino@salvaggio.net
Bruxelles